

Littérature

«Le chagrin des Belges»

Quand ses premiers textes parurent, il s'en trouva pour crier à l'enfant prodige de la littérature flamande. Puis on changea d'épithète pour ne plus parler que d'«enfant terrible» et c'est ainsi que la presse francophone le présente derechef à l'occasion de la parution en traduction française de son *Het Verdriet van België*, *Le chagrin des Belges*. Mais on s'empresse d'ajouter que cet «enfant terrible» est en même temps le plus grand écrivain de la littérature néerlandaise contemporaine. Et de proclamer d'une même haleine que ce roman est son chef-d'œuvre.

Qu'Hugo Claus soit le plus grand et *Het Verdriet van België* son meilleur ouvrage, le temps se chargera bien d'en décider. Mais c'est sans aucun doute un livre fascinant, même pour des lecteurs étrangers au petit royaume riverain de la mer du Nord qui lui sert de cadre. Et c'est très judicieusement que la quatrième de couverture déclare: «en étalant sa maîtrise absolue de la langue intellectuelle, poétique et populaire, Hugo Claus a rassemblé tous les ingrédients d'un grand roman qui doit faire date».

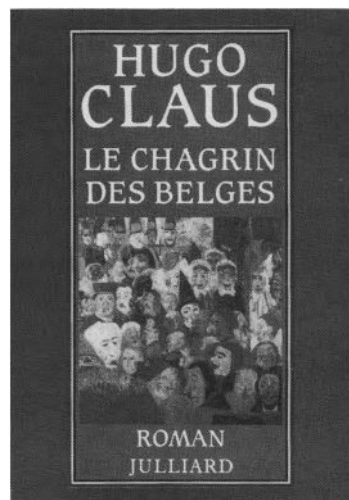
Ce qui ne veut pas dire qu'il faille gober tout ce que raconte ladite couverture, car on y trouve entre autres deux flagrantes erreurs. La première concerne l'année de parution de l'œuvre originale: il s'agit de 1983 et non de l'omineuse année 1933. Tout enfant prodige qu'il ait été, il est plus que probable que Claus, comme la plupart des marmots de quatre ans, n'en était pas encore à parler sa langue tout à fait correctement. Secundo: ce ne sont pas les Jésuites qui président aux destinées des collèges diocésains de Flandre occidentale mais des prêtres séculiers. Ils étaient du reste bien plus nombreux à l'époque des études de Claus que de nos jours. Laissons donc les Jésuites

en dehors de cette affaire: leur réputation est déjà bien assez controversée sans qu'on les implique dans *Het Verdriet van België*.

Le roman comprend deux parties: la première *Le chagrin*, occupe environ un tiers du récit et raconte les années d'enfance de Louis Seynaeve, prête-nom de l'auteur lui-même; la seconde, *des Belges*, évoque ses années de guerre. L'ouvrage présente en effet un très net caractère autobiographique; quiconque a également vécu la période troublée des années trente et quarante reconnaît à l'évocation de Claus justesse et authenticité, ce qui bien sûr ne suppose pas nécessairement le respect de la vérité jusque dans le moindre détail. La réception et l'agencement des événements dans la mémoire du protagoniste et la liberté créatrice de l'écrivain ont également leurs droits.

Pour pouvoir jouir à plein de l'authenticité du récit, on ne saurait trop conseiller au lecteur non belge de prendre le temps de lire à tête reposée l'avant-propos d'Alain van Crugten, l'excellent traducteur du roman: dans cette introduction, il se révèle capable d'intégrer également l'arrière-plan que suppose la lecture de *Het Verdriet van België* et d'amener le lecteur français sur la bonne longueur d'onde.

Non qu'Hugo Claus soit un peintre du dimanche essoufflé et pointilleux qui doive recourir à une copie exacte de la réalité. Tout au contraire, c'est d'un trait ample, vigoureux et coloré qu'il brosse ses personnages, surtout dans la seconde partie où il entraîne le lecteur dans un labyrinthe de dialogues brefs et étincelants, de croquis sur le vif et de «monologues intérieurs» qui campe un monde de la petite bourgeoisie plus vrai que nature dont l'auteur se libère par l'écriture avec une évidente délectation. La prétendue roublardise dessalée des uns, les calculs naïfs des autres, les épanchements ridicules, les jérémiades égoïstes, l'incapacité à transcender les horizons étriqués d'une ville de province (Enser en



Couverture du «Chagrin des Belges», la traduction française du roman «Het Verdriet van België» d'Hugo Claus.

effet n'est pas loin, et l'éditeur avait de bonnes raisons de recourir à une toile de ce peintre pour sa couverture), Claus peint tout cela en quelques dizaines de tableaux, parfois comiques de bout en bout, toujours criants de vérité. Il est toutefois particulièrement féroce vis-à-vis des notabilités locales de Walle (c'est ainsi que le roman appelle Courtrai, ville qui ne se trouve qu'à une portée de flèche de Lille), les «têtes flamandes», qu'il accable de mortels sarcasmes.

En ce qui concerne la forme, la maîtrise de Claus réside en ceci qu'avec cette multitude de petits moellons, il se montre capable de construire un édifice solide et harmonieux. En outre, sous la strate supérieure - la chronique familiale située dans un Courtrai ravagé par la guerre - se cache un savant réseau qui donne sa deuxième dimension au volumineux roman: «l'apprentissage de la vie» avec les «quelques degrés d'initiation maçonnique» signalés par l'avant-propos. D'où il s'ensuit que *Het Verdriet van België* est loin de révéler tous ses secrets à première lecture, si bien que le lecteur exigeant qui affectionne la multipli-

citée des niveaux d'interprétation peut s'en donner à cœur joie.

Il ne saurait être question d'embrasser en ces quelques lignes les multiples facettes de cette œuvre. Pour conclure, évoquons toutefois encore une troisième caractéristique qui contribue à faire de *Het Verdriet van België* le «plaisir du lecteur»: la langue pratiquée par Claus. Une langue qui tire tous les jeux et exploite tous les registres imaginables: alerte langue courante moderne, citations exactes ou non d'écrivains anciens ou récents, néerlandais standard à côté d'expressions propres au seul néerlandais méridional, mais aussi termes et tournures spécifiques du flamand occidental et même du courtraisien, etc.

Il va sans dire que ce n'était pas la moindre difficulté que le traducteur Alain van Crugten ait eu à surmonter. Il a su rendre en français tous ces niveaux de langue avec autant de créativité que d'inventivité si bien qu'à ce point de vue aussi la traduction arrive à laisser au public francophone à peu près les mêmes impressions que l'original au public néerlandophone. En un mot: une œuvre magistrale proposée de surcroît dans les meilleures conditions au public français. A conseiller vivement donc!

Jan Deloof

(Tr. J. Fermaut)

HUGO CLAUS, *Le chagrin des Belges*, traduit du néerlandais par Alain van Crugten, Julliard, Paris, 1985, 610 p.

Le prix Constantijn Huygens.

Cette année, Pierre H. Dubois (Amsterdam, °1917) s'est vu décerner le prix Constantijn Huygens. Cette distinction, destinée à consacrer la maîtrise révélée dans l'ensemble d'une œuvre, est attribuée tous les ans, depuis 1947, par la Fondation Jan Campert de La Haye. Journaliste à Bruxelles de 1942 à 1949, P.H. Dubois assumait de 1952 à 1980 la rédaction artistique du quotidien *Het Vaderland*, édité à La Haye tout comme son œuvre (parue chez



Pierre H. Dubois (°1917).

Nijgh & Van Ditmar). Il débuta dans la poésie en 1941, dans l'essai en 1950 et dans le roman en 1952. Sa poésie respire un méditatif apaisement, ses essais d'une construction limpide et d'une écriture élégante sont nourris de culture française. Dans son essai en deux tomes intitulé *Schrijvers in hun landschap* (Ecrivains dans leur environnement, 1971, 1977), il a suivi à la trace, dans leur propre région, nombre d'écrivains français; il a également assuré maintes traductions d'œuvres littéraires françaises. L'important recueil d'essais que constitue *De verleiding van Gogol* (La tentation de Gogol, 1976) nous révèle la fonction qu'il attribue à l'écriture, surtout dans le roman. Il considère la littérature comme une «faculté de s'exprimer soi-même» et comme un moyen de se libérer par l'écriture des traumatismes de sa jeunesse. Le mot-clé de ce pan de son œuvre est «hypocrisie»: «Une grande partie de ma jeunesse a été empoisonnée par une fallacieuse morale de l'honnêteté, fondée sur une conception idéaliste de la vie». Ses jeunes années furent dominées par l'inquiétude, l'angoisse et un sentiment désespéré d'abandon. Ce fut pour P.H. Dubois une immense libération de découvrir une issue à son total isolement dans la mise en forme des sentiments et de l'émotion. L'écriture permet l'analyse, la saisie, la mise en ordre d'un monde chaotique.

On en vient ainsi à la double

question de la pensée personnelle et de la création formelle: à ce propos, P.H. Dubois nous renvoie volontiers à Gustave Flaubert et au Flamand Maurice Williams. Puisque sa recherche débouche sur un constat d'ignorance et d'inconnaissabilité finale, il peut seulement chercher à atteindre la splendeur du vrai (*splendor veri*) dans «l'impossible innocence de l'acte créateur».

P.H. Dubois a derechef retenu l'attention de la critique par ses romans *Najaar* (Arrière-saison, 1982) et *Requiem voor een verleden tijd* (Requiem pour un temps passé, 1984). Le personnage principal du premier roman se retire à Venise au début de septembre pour rédiger une biographie de Steinhoff, laquelle lui servira de miroir pour tenter de se découvrir lui-même. Quand Steinhoff s'estompe, c'est aussi le protagoniste qui disparaît à ses propres yeux. La biographie (ratée) finit par devenir une (impossible) autobiographie. Dans le deuxième roman, le personnage principal renaît des cendres du passé pour accepter la vie avec patience et équanimité et pour tirer courage de sa fugacité même. P.H. Dubois aime citer André Malraux: «La vie ne vaut rien, mais rien ne vaut la vie».

Hugo Bousset

(Tr. J. Fermaut)

Les revues littéraires en Flandre.

Au moment où vous lirez ces lignes, la «revue littéraire et culturelle trimestrielle» *Heibel* (Bagarre) aura déjà cessé de paraître. Le non-versement de subventions cependant allouées d'une part, l'augmentation des frais d'impression et la baisse du nombre d'abonnements d'autre part, ont mis fin, au terme de la 19^e année, à l'existence de cette revue. La disparition d'un périodique du paysage littéraire de la Flandre n'est pas en soi un événement remarquable: les lecteurs potentiels y sont submergés de centaines de revues littéraires qui d'ailleurs n'ont souvent qu'une importance locale.